

ROBIN, Martin, *Shades of Right. Nativist and Fascist Politics in Canada, 1920-1940*. Toronto, University of Toronto Press, 1992. viii-372 p.

Pierre Trépanier

Volume 46, numéro 2, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305087ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305087ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trépanier, P. (1992). Compte rendu de [ROBIN, Martin, *Shades of Right. Nativist and Fascist Politics in Canada, 1920-1940*. Toronto, University of Toronto Press, 1992. viii-372 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(2), 348–350. <https://doi.org/10.7202/305087ar>

ROBIN, Martin, *Shades of Right. Nativist and Fascist Politics in Canada, 1920-1940*. Toronto, University of Toronto Press, 1992. viii-372 p.

Intéressant à lire malgré quelques répétitions, ce livre n'en est pas moins décevant. Deux sujets y sont juxtaposés: l'exclusivisme ethnique des années 1920 (*nativism*) et le fascisme des années 1930. Le Canada anglais et en

particulier la Saskatchewan se distinguent pendant la première décennie grâce à une importation américaine, le Ku Klux Klan. Le Québec fournit la vedette de la seconde décennie en la personne d'Adrien Arcand. Mais les chefs fascistes, bien qu'apparemment moins doués, ne manquent pas au Canada anglais et les minorités italienne et allemande fournissent quelques milliers d'admirateurs de Mussolini et d'Hitler. À part ce que l'auteur appelle la «politique de la haine», qu'y a-t-il de commun entre ces deux tendances? Qu'est-ce qui les oppose? Le fascisme n'a-t-il pas l'ambition de penser globalement le politique alors que le *nativism* reste prisonnier d'une obsession catégorielle? Arcand, dont le système repose sur la collaboration entre catholiques et protestants, Français et «Anglais» a peu à voir avec le KKK et les milieux orangistes, francs-maçons et fondamentalistes qui servent de vivier à ce dernier, tous farouchement anticatholiques et antifrançais. Nulle part l'auteur n'interrompt son récit pour répondre à ces questions et approfondir les définitions qui, quoique restées implicites, ont quand même dû guider son enquête. En somme beaucoup de faits, peu ou pas d'interprétation. Cependant, l'ouvrage n'est pas sans une certaine utilité parce qu'il fait la synthèse de l'historiographie et parce qu'il complète notre information sur des points secondaires. L'auteur a consulté les archives de la Gendarmerie royale du Canada et en a rapporté des détails instructifs, parfois croustillants.

La faune bigarrée qui grouille dans ces pages ne porte guère ombrage au fondateur de l'Ordre patriotique des Goglus et du Parti National Social Chrétien, seul personnage qui hante la mémoire une fois le livre refermé. Nulle du point de vue théorique, cette étude ne brille pas non plus par l'analyse psychologique. L'auteur n'aborde son sujet que de l'extérieur; il n'essaie pas de pénétrer les pensées et les visées intimes d'Arcand. Il passe à côté du catholicisme profond et ardent du chef fasciste, dimension qui donne pourtant une des clés de l'énigme. Arcand et le fascisme restent un mystère pour l'auteur et, par suite, pour le lecteur. Avec une désarmante inconséquence, Arcand nous est présenté comme un «glib hack», un folliculaire à la plume facile et de mauvaise foi, qui néanmoins se métamorphose à la toute dernière page en incarnation de la sincérité («perhaps the truest of the interned believers»). De même, tantôt les fascistes nous paraissent une terrible menace, tantôt ils ne sont plus qu'un quarteron de minus. C'est que, dans cet ouvrage, la dénonciation et l'indignation tiennent parfois lieu d'analyse. La violence verbale d'Arcand (et uniquement verbale, ce que l'auteur aurait pu souligner) ne peut qu'étonner le lecteur des journaux d'aujourd'hui où les vitriolages ne sont plus tolérés que dans les caricatures, et encore! La propagande d'Arcand, comme toute propagande, mêlait les faits, les demi-vérités, les grossièretés, les illusions et nombre de sornettes puisées dans un folklore millénaire. L'accumulation des injures et des invectives finit par donner la nausée. Mais les contemporains d'Arcand lui rendaient de temps à autre la monnaie de sa pièce (le journal yiddish *Keneder Odler* et le *Canadian Jewish Chronicle*, y vont de leur répertoire: swine, shameless prostitutes, rats). L'auteur, qui ne veut pas être en reste, réunit lui aussi une belle gerbe: schizophrenic Dr Jekyll/Mr Arcand, ego-maniacal and

fanatical, unbalanced, deranged, half-demented. Il ne s'agit pas là d'observations cliniques, mais d'expressions de mépris qui remplissent deux fonctions: d'abord bien marquer la distance entre eux et moi (je n'en suis pas!), puis me dispenser d'une investigation plus approfondie. (En passant, il faut se garder de trop douter de l'équilibre psychologique de ses ennemis: la folie diminue, parfois annule la responsabilité.) Vu sous un autre angle, c'est une manifestation de l'éternel dilemme des sciences humaines, tiraillées entre l'empathie et la distance critique. Les choix de l'auteur font que l'autre Arcand, celui qu'admiraient Joseph Bourdon et le chanoine Panneton, n'est qu'esquissé.

Aux erreurs de détail (les catholiques n'adorent pas le crucifix, qui n'est qu'un sacramental), s'ajoutent de trop nombreuses coquilles (j'en ai relevé sans effort une cinquantaine). Les éditeurs, même universitaires, ne font plus leur travail et osent mettre sur le marché des ouvrages savants sans bibliographie et avec un index incomplet, dont l'établissement paraît fantaisiste. L'auteur méritait mieux. Malgré ses faiblesses, son étude rendra de grands services et éclipse sans difficulté *The Swastika and the Maple Leaf* de Lita-Rose Betcherman. Je souhaite qu'on nous donne un jour une biographie fouillée et sereine d'Adrien Arcand, dont le tragique destin est d'avoir combattu toute sa vie le matérialisme tel qu'il le concevait, tout en se laissant piéger par le racisme, excès matérialiste s'il en est. La race est un terme de zoologie, pour reprendre l'expression du père Richard Arès, disciple authentique de Lionel Groulx; la nation, produit de l'histoire, est une réalité humaine. Arcand était une intelligence brillante, un lecteur infatigable, un tribun puissant, une personnalité magnétique. Lui n'a pas cédé, comme tant d'intellectuels, aux sortilèges du communisme. Mais armé de tous ces dons, pourquoi s'est-il fourvoyé? L'auteur nous propose une amorce d'explication. Il faudra aller plus loin en dépassionnant la recherche. Les historiens traitent durement les vaincus et il leur arrive d'être inconstants. Il s'en est trouvé pour encenser Lénine et Staline tant qu'on les a crus dans «le sens de l'histoire». Or les dieux sont devenus des monstres. L'historien n'est ni un thuriféraire, ni un accusateur public, ni un prédicateur. Sa tâche est déjà assez lourde sans qu'il s'embarrasse du fardeau des autres. Quelques faits et un peu de lumière, voilà son lot.